Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

31-32 | Avril 2002

L'Encyclopédie en ses nouveaux atours électroniques:
vices et vertus du virtuel

Diderot a-t-il inventé le Web ?

Did Diderot invent the Web ?

Jean-François Bianco

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/13>

DOI : 10.4000/rde.13

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2002

Pagination : 17-25

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Jean-François Bianco, « Diderot a-t-il inventé le Web ? », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 31-32 | Avril 2002, document 1, mis en ligne le 13 juin 2006, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/13> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.13>

Propriété intellectuelle

Diderot a-t-il inventé le Web ?

Répondons d'emblée à cette question provocatrice : non, bien sûr, Diderot n'a pas inventé le Web. Il est délicat, voire dangereux, de mettre sans nuance sous les mots anciens du Philosophe les idées nouvelles de la « cyberculture ». On sait d'autre part que la quête d'un précurseur est toujours une entreprise risquée. Pourtant, à l'heure où l'on pratique électro-niquement l'*Encyclopédie*, il est tentant de se demander si le concept n'avait pas été anticipé avant que la technique ne soit réalisée. Les avatars numériques et hypertextuels des encyclopédies actuelles ne sont-ils pas au fond que la réalisation de l'idéal de l'*Encyclopédie* selon Diderot ? Yvon Belaval a prévu cette évolution et l'a placée, forcément, sous le patronage de Leibniz : « On peut se demander si les ordinateurs n'utiliseront pas bientôt les Encyclopédies pour en faire, selon le rêve de Leibniz, du matériau d'invention par l'art combinatoire »¹. Cette prédiction s'accomplit. Le rêve de Leibniz est celui de la pensée combinatoire, du numérique, du nombre qui traduit l'idée. Diderot a aussi son rêve. C'est moins celui de l'art combinatoire que celui de l'intuition analogique des « liaisons fines ». L'utopie du savoir selon Diderot réside plus dans la mise en relation des idées et des hommes que dans l'ordre des raisons. Son « invention » n'est pas celle de la structure mathématique, elle n'est pas non plus dans la technique de la machine, elle réside dans le lien et la communication des savoirs et dans le développement des images qui l'accompagnent. C'est par cela qu'il a souhaité et peut-être « subodoré » cette virtuelle communauté universelle du savoir que pourrait représenter le Web. Un aveu personnel dans l'*Histoire et le secret de la peinture en cire* est à ce titre révélateur : « Né communicatif autant qu'on le peut être, c'est dommage que je ne sois pas né plus inventif, j'aurais dit mes idées au premier venu »². C'est ici un plaidoyer personnel pour un savoir ouvert, en

1. Article « Encyclopédie de Diderot » dans l'*Encyclopaedia universalis*, t. 8, p. 284.

2. *L'Histoire et le secret de la peinture en cire*, LEW., 2, p. 809, DPV, IX, p. 160.

droit, à tous, dans l'échange. Le Web, appareil à chercher des mots, à poser des questions et à confronter des idées, aurait sans doute ravi le Philosophe. Il reste à établir quelques liens entre le présent cybernétique et le passé encyclopédique.

Le Net et le Web

Diderot n'a pas « inventé » le Web puisqu'il n'est pas un inventeur, c'est Tim Berners-Lee, physicien anglais travaillant au CERN de Genève, qui a imaginé, dit-on, vers 1989, ce moyen commode pour relier des spécialistes et faciliter l'échange des informations scientifiques. Mais d'emblée il n'a pas simplement envisagé ce système comme un super-téléphone, il a tout de suite considéré le Web comme une utopie, le rêve de la création intellectuelle par l'échange. Il est intéressant de voir comment il explique son approche. Pour lui, le Web est un espace d'information abstrait et même imaginaire. Il distingue ainsi nettement le Net, qui relie techniquement des machines, du Web qui rapproche idéalement des intelligences. Si le Net permet la connexion, le Web devrait provoquer la création³. Le Net est numérique, le Web analogique. Le Web constitue cette partie de l'Internet qui, d'une part, le simplifie en rendant son accès aisé aux non-spécialistes et, d'autre part, permet de l'exploiter pleinement comme un outil intellectuel nouveau grâce à l'hypertexte et au « multimédia » qui, d'une certaine manière, miment le fonctionnement associatif du cerveau se déplaçant d'une idée à une autre, d'une image à une autre. Le projet encyclopédique de Diderot ne préfigure-t-il pas d'une certaine manière ce rêve ? Comment ? Précisément par le travail de l'imagination sur les idées. Diderot a ainsi sa propre version métaphorique de la toile d'araignée qui le rapproche singulièrement, on le verra, du Web idéal de Tim Berners-Lee⁴.

3. « The Web is an abstract (imaginary) space of Information. On the Net, you find computers — on the Web, you find document, sounds, videos, ... information. On the Net, the connections are cables between computers ; on the Web, connections are hypertext links. The Web exists because of programs which communicate between computers on the Net. The Web could not be without the Net. The Web made the Net useful because people are really interested in information (not to mention knowledge and wisdom !) and don't really want to have know about computers and cables ». (*General questions*, 1998). Toutes les citations de Tim Berners-Lee proviennent de son site Web : <http://www.w3.org/People/Berners-Lee/Overview.html>

4. Ce dernier a lui-même cherché les prodromes idéologiques du Web. Il a évoqué les liens de son « invention » avec le mouvement des Unitariens universalistes. Voir le site Web de Tim Berners-Lee.

Métamorphoses de la toile

Le traitement de la fameuse image de la toile d'araignée⁵ par Diderot fournit une entrée exemplaire. Là encore, il n'invente pas. Il transforme le sens de la métaphore par l'application qu'il en fait. Cette modification est déterminante. Dans l'aphorisme 95 du *Novum organum*, Francis Bacon montre son mépris pour les « rationnels [qui] à la manière des araignées, tissent des toiles à partir de leur propre substance »⁶. Le « web » représente pour Bacon (revendiqué au seuil de l'*Encyclopédie* par Diderot et D'Alembert) la pensée sans l'expérience qui, par là même, ne peut agir sur le monde et n'a aucune efficacité⁷. Lorsqu'il reprend cette réflexion dans les *Pensées sur l'interprétation de la nature*⁸, Diderot omet les araignées et leurs toiles. A-t-il déjà le pressentiment d'une autre signification « virtuelle » de la métaphore ? Quoi qu'il en soit, ce qui était chez Bacon l'image de la pensée inutile et stérile, deviendra plus tard pour Diderot le symbole de la relation, de la communication entre le centre et la périphérie. On sait comment Mademoiselle de Lespinasse avec l'aide de Bordeu développera dans *Le Rêve de D'Alembert* l'idée que les « méninges » sont au centre du corps comme l'araignée au milieu de sa toile⁹. Mais ce n'est pas seulement le corps de l'homme, de la femme, de l'animal qui est en jeu, c'est aussi celui du savoir car l'image montre comment l'information parvient au cerveau central qui l'interprète. La toile de l'araignée représente le lien du cerveau aux sensations et l'extension des sensations au

5. Sur cette image, voir l'article de L. Schwartz dans *Romance notes*, 15, (1973), p. 264-267.

6. Diogène Laërce rapporte qu'Ariston de Chios, le chauve, « comparait les arguments dialectiques aux toiles d'araignée, lesquelles, bien qu'elles démontrent apparemment un certain art, sont inutiles ». (*Vies et doctrines des philosophes illustres*, La Pochothèque, 1999, p. 884).

7. « All this is but a web it can work nothing » dit-il déjà dans son *Éloge de la connaissance* de 1592. Cette formule est citée par J. M. Pousseur dans *Bacon, inventer la science*, Belin, 1988, p. 58. L'image est explicitée en 1605 dans *Du progrès et de la promotion des savoirs* : « à partir d'une faible quantité de matière, mais avec une agitation infinie de l'esprit, ils nous ont tissé ces laborieuses toiles du savoir, qui, par leurs livres, sont venues jusqu'à nous. Car l'esprit et l'entendement de l'homme, s'ils travaillent sur la matière (ce qui constitue l'étude des créatures de Dieu), travaillent selon cette étoffe et se trouve limités par elle. Mais si, au contraire, l'esprit travaille sur lui-même, comme l'araignée s'occupe à ouvrir sa toile, alors son ouvrage est sans fin et il produit assurément de toiles d'araignée de savoir, admirables pour la délicatesse du fil et du travail, mais sans substance et sans profit » (p. 34-35, Gallimard, collection TEL, 1991. Lire aussi la note p. 302 où l'histoire de l'image est présentée). On appréciera ici la complexité de la métaphore « filée » par Bacon.

8. Pensée IX, DPV, IX, p. 34.

9. *Le Rêve de D'Alembert*, O. P., p. 314 sqq.

monde¹⁰. On le voit clairement une quinzaine d'années avant *Le Rêve* lorsque Diderot évoque le surprenant Boulanger, ingénieur des Ponts et chaussées qui ressemblait à Socrate¹¹, dans une notice de 1766 qui précède l'édition de *l'Antiquité dévoilée par ses usages*. Le portrait physique et moral débouche sur cette comparaison : « Quelquefois je le comparais à cet insecte¹² solitaire et couvert d'yeux qui tire de ses intestins une soie qu'il parvient à attacher d'un point du plus vaste appartement à un autre point éloigné, et qui se servant de ce premier fil pour base de son merveilleux et subtil ouvrage, jette à droite et à gauche une infinité d'autres fils et finit par occuper tout l'espace environnant de sa toile ; et cette comparaison ne l'offensait point... »¹³. La toile n'est plus ici la production vaine d'un esprit enfermé dans ses élucubrations, mais bien au contraire une tentative pour occuper complètement un espace extérieur. L'araignée ne représente plus une activité inutile mais un lien subtil entre les choses. Ici la raison de l'araignée ne remplace plus le monde par un système creux, elle l'habite et le met en réseau. Boulanger est un encyclopédiste qui a écrit peu d'articles (DÉLUGE par exemple) mais qui a fasciné Diderot par sa capacité à saisir les analogies, à chercher les « rapports éloignés ». On sent qu'à travers lui il poursuit son interrogation lancinante sur le génie¹⁴. Boulanger est pour Diderot un avatar de celui qui « voit loin dans l'immensité des possibles »¹⁵. C'est l'homme des conjectures parfois risquées, des rapprochements parfois hasardeux, des hypothèses parfois chimériques mais qui provoquent toujours la réflexion. Le portraitiste ressemble au modèle : Diderot est un faiseur de plans, un donneur d'idées aux peintres, un fournisseur de théories aux savants, un catalyseur de la pensée. Boulanger et Diderot sont des cerveaux faits pour ces liaisons qui « se

10. Une note de l'édition Hermann du *Rêve de D'Alembert* qui commente les propos de M^{lle} de Lespinasse se demandant si elle n'entend pas « ce qui se passe dans l'espace immense qui [l'] environne » donne un lecture claire et explicite sur ce point : « On est passé par l'analogie à un réseau extérieur au corps » (DPV, t. XVII, Idées IV, p. 142).

11. Pour en savoir plus sur Boulanger, lire de Frank A. Kafker, *The Encyclopedists as Individuals, a biographical dictionary of the authors of the Encyclopédie*, The Voltaire Foundation, Oxford, 1988, (SVEC 257), p. 63 et sqq. Voir aussi de P. Sadrin, *Nicolas-Antoine Boulanger (1722-1759) ou Avant nous le déluge*, Oxford, 1986 (SVEC 240).

12. On constate que Diderot considère que l'araignée est un insecte. C'est aussi le cas de Daubenton dans l'article ARAIGNÉE. Lamarck mettra de l'ordre plus tard dans les invertébrés.

13. LEW, 6, 334. DPV, IX, p. 450.

14. Pensons ici aux « renvois » qui « sont l'ouvrage d'un homme de génie » dont Diderot parle dans l'article ENCYCLOPÉDIE. « Heureux celui qui est en état de les apercevoir. Il a cet esprit de combinaison, cet instinct que j'ai défini dans quelques-unes de mes *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Mais il vaut encore mieux risquer des conjectures chimériques, que d'en laisser perdre d'utiles ». (LEW, 2, 420).

15. *Pensées philosophiques*, XXXII, édition de Robert Niklaus, Genève, Droz, p. 25.

portent en tout sens »¹⁶. La toile de l'araignée est ainsi une figure de l'intelligence en action. Lorsque Diderot emploie le mot « lien » ou encore le mot « liaison », il les leste de toute une charge métaphorique profonde, de tout un pathos de la relation qui représente pour lui la nature même du savoir.

Des lignes immenses

L'image de l'araignée n'apparaît pas dans l'article *ENCYCLOPÉDIE* de 1755. Mais on trouve toutefois le schème essentiel du réseau dans ce texte fameux : « Pourquoi n'introduirons-nous pas l'homme dans notre ouvrage comme il est placé dans l'univers ? Pourquoi n'en ferons-nous pas un centre commun ? Est-il dans l'espace infini quelque point d'où nous puissions, avec plus d'avantage, faire partir les lignes immenses que nous nous proposons d'étendre à tous les autres points ? ». Des points, des lignes, des parcours : on a ici la structure abstraite de la toile d'araignée concrète. Cette manière de penser le réseau est manifeste au moment où Diderot aborde la question de la langue, cruciale, on le sait, dans l'article *ENCYCLOPÉDIE*, car c'est cette langue partagée qui va fournir une mesure commune permettant de transmettre les connaissances¹⁷ : « Un idiome commun serait l'unique moyen d'établir une correspondance qui s'étendît à toutes les parties du genre humain, et qui les liguât contre la nature, à laquelle nous avons sans cesse à faire violence, soit dans le physique, soit dans le moral. Supposé cet idiome admis et fixé, aussitôt les notions deviennent permanentes ; la distance des temps disparaît ; les lieux se touchent ; il se forme des liaisons entre tous les points habités de l'espace et de la durée, et tous les êtres vivants et pensants s'entretiennent »¹⁸. Quand on demande à Tim Berners-Lee comment et pourquoi il a décidé d'appeler le Web de cette manière, il ne parle pas de toile d'araignée, il

16. Article *ENCYCLOPÉDIE* : « Par le moyen de l'ordre encyclopédique, de l'universalité des connaissances et de la fréquence des renvois, les rapports augmentent, les liaisons se portent en tout sens. » (LEW, 2, 425).

17. L'avènement du Web est aussi une question de langue : « Avec l'invention du langage HTML, apparu vers 1990, les passionnés du Web ont enfin pu espérer qu'ils soient débarrassés du chaos qui régnait sur Internet. A cette époque, surtout les scientifiques auraient tout donné pour disposer d'un moyen facile et efficace d'échanger leurs informations sans pour autant se perdre dans la jungle des codes et normes du net. Lorsque, finalement, un membre de l'équipe du CERN (Centre Européen de Recherche Nucléaire), Tim Berners-Lee qui, avec son collègue Robert Cailliau, est considéré comme "inventeur" du WWW, a trouvé la solution, une véritable révolution semblait s'annoncer : avec son HTML, il était le premier à développer un langage capable de structurer le Web et de créer un lien entre les représentants de la science de tous les pays modernes. » lit-on sur le site : <http://www.anaconda-2.net/webmaster/html/html-hist.html>.

18. LEW, 2, 382.

parle d'un être mathématique particulier, le graphe, appelé web en anglais : « Looking for a name for a global hypertext system, an essential element I wanted to stress was its decentralizes form allowing anything to link to anything. This form is mathematically a graph, or web »¹⁹. Sans utiliser bien sûr la notion de graphe²⁰, Diderot élabore bel et bien dans l'article ENCYCLOPÉDIE une conception décentralisée du savoir : « L'univers soit réel soit intelligible a une infinité de points de vue sous lesquels il peut être représenté, et le nombre des systèmes possibles de la connaissance humaine est aussi grand que celui de ces points de vue »²¹. Le centre mouvant de cet univers, c'est l'homme en tant que lecteur, en tant que chercheur, l'homme abstrait peut-être, mais aussi et surtout l'homme concret qui a une curiosité, des désirs et des besoins²². L'homme dont il est question, c'est bien au bout du compte chaque encyclopédiste, comme chaque lecteur de l'*Encyclopédie* qui peut, de connaissance en connaissance, de point en point, élaborer son propre chemin à travers l'infinité des parcours et des points de vue possibles. Mais si le cerveau individuel est une araignée encyclopédique qui parcourt les réseaux du savoir (Diderot aurait sans doute apprécié l'idée que « le principe de l'hypertextualité permet à l'utilisateur de traiter le Web comme l'extension des contenus de son propre esprit »²³), il n'y a certainement pas pour lui d'araignée universelle qui serait en quelque sorte les « méninges » de l'univers, comme dit Mademoiselle de Lespinasse, et Diderot resterait sans doute sceptique devant l'idée d'un cerveau collectif qui émergerait dans Internet à travers le Web. Bordeu nous rappelle dans *Le Rêve de d'Alembert* que « l'araignée à réseaux infinis » n'est qu'un « être imaginaire »²⁴. Ce qui existe, c'est l'infini virtuel des recherches et des rencontres individuelles. Tous ces fils tissés par tous les Boulanger du monde ne font pas sortir du labyrinthe encyclopédique ; au contraire, ils le constituent et l'*Encyclopédie* électronique permet à tous ces « liens » de s'établir à la vitesse de l'ordinateur. Elle autorise donc bien la réalisation d'un rêve de Diderot.

19. Spelling of WWW. Réponse à des questions par Tim Berners-Lee. Accessible depuis son site Web.

20. La théorie mathématique des graphes trouve son origine en 1736 avec Euler et le fameux problème des ponts de Königsberg.

21. LEW, 2, 406.

22. « L'homme est le terme unique d'où il faut partir, et auquel il faut tout ramener, si l'on veut plaire, intéresser, toucher jusque dans les considérations les plus arides et les détails les plus secs. Abstraction faite de mon existence et du bonheur de mes semblables, que m'importe le reste de la nature ? » (LEW, 2, p. 408).

23. Derrick de Kerckhove, *L'intelligence des réseaux*, Odile Jacob, 2000, p. 115.

24. *Œuvres philosophiques*, édition Paul Vernière, Garnier, p. 318.

Une société éparse

Dès le projet initial, l'*Encyclopédie* n'est pas pour Diderot un cercle parfait de connaissances qui s'ordonnent logiquement, mais une toile qui se tisse progressivement. On le voit bien en parcourant l'article ENCYCLOPÉDIE, qui, en 1755, constitue à la fois un bilan provisoire, une critique de la tâche déjà accomplie et un programme de travail. Il accomplit en fait le véritable tour de force de parler à la fois du labeur ingrat, pénible, complexe, controversé, d'un « éditeur » et de l'utopie encyclopédique qui le surplombe et qui l'anime. Diderot se donne l'auteur idéal, le lecteur idéal, l'éditeur idéal, le censeur idéal. Il les confronte néanmoins avec les difficultés de l'entreprise réelle et surtout il les installe dans une tension entre le centre et la périphérie, entre le rassemblement et la dispersion.

Il aborde ainsi une question que les analystes critiques actuels du Web évoquent également. L'utilisateur de Web est menacé. On le soupçonne parfois d'être intellectuellement dispersé et socialement isolé. N'est-ce pas un effet inévitable d'une idéologie de la pensée en « réseaux » ? Certains dénoncent une « utopie de la communication »²⁵ qui conduirait en fait à une désocialisation. L'idéal humaniste de Tim Berners-Lee pourrait être trahi par les apologistes aveugles du cybermonde. On se demande s'il faut craindre les horribles dangers de l'hyperlecture. Je ne me prononcerai pas sur cette question. Je remarquerai simplement que cette confrontation entre un rapprochement possible, une réunion idéale et une dispersion fatale, concernant tant les connaissances que les hommes sur le plan personnel comme sur le plan politique, est une question cruciale pour Diderot. En ce qui concerne le savoir, la question est la suivante : comment rendre possible le rassemblement des connaissances dans la diversité des expériences ? L'*Encyclopédie* ne peut être réalisée ni par un homme seul, ni par une « société » particulière, il lui faut une autre extension.

Considérons une rapide et simple analyse de l'adjectif « épars » à l'aide des outils de recherche numériques proposés sur le site de l'INaLF. Des données quantitatives, même approximatives et nuancées sur l'ensemble de l'*Encyclopédie* électronique de l'université de Chicago, nous permettent d'inférer que Diderot paraît apprécier cet adjectif dont les occurrences sont fréquentes dans ses textes²⁶. L'article COMPOSITION EN

25. Voir par exemple *Le culte de l'Internet : une menace pour le lien social ?* de Philippe Breton, La Découverte, 2000.

26. Si l'on considère la fréquence par article, on constate que l'article ENCYCLOPÉDIE vient en cinquième place pour « épars » avec 3 occurrences (derrière des articles comme CANON, CHARRON où épar(t)s est un nom relevant du vocabulaire technique : pièce de bois transversale qui sert à maintenir l'écartement), tandis que COMPOSITION EN PEINTURE est au premier rang pour « éparses ». Notons en outre que dans l'article ENCYCLOPÉDIE Diderot explique comment il a été amené à rédiger COMPOSITION EN PEINTURE. Cela confirme cette impression de haute fréquence de l'idée d'éparpillement. Si Furetière écrit « espars »,

PEINTURE compte trois fois « éparses » au féminin pluriel. Le terme qualifie les études, les figures et les lumières. A chaque fois, il s'agit d'opposer l'art de la composition au défaut de la dispersion, perçue dans les figures et les lumières. L'épars dérange la beauté. Diderot aime l'unité de l'œuvre artistique, à la source de toute composition, mais précisément l'*Encyclopédie* ne peut pas être une œuvre dans ce sens : il n'y a pas d'ordre des matières absolu. Regardons surtout à ce propos l'article ENCYCLOPÉDIE. Au début, Diderot affirme que « le but d'une encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre ». C'est le cri commun, le lieu commun de toutes les académies²⁷. Il s'agit de rassembler pour ensuite répandre. Diderot le reprend souvent largement à son compte. Mais il ne s'arrête pas là. Il indique plus loin que l'*Encyclopédie* sera réalisée par une « société » de gens de lettres et d'artistes « épars ». Il affirme nettement et fermement : « Je les veux épars » pour expliquer « qu'il n'y a aucune société subsistante d'où l'on puisse tirer toutes les connaissances dont on a besoin et que si l'on voulait que l'ouvrage se fît toujours et ne s'achevât jamais, il n'y avait qu'à former une telle société ». C'est peut-être la seule fois où l'épithète « épars » est utilisée dans l'*Encyclopédie* pour qualifier des hommes et avec une valeur positive. Cet emploi de l'adjectif est frappant par l'autorité de la formulation même si ce sens fort de « répartis et dispersés » est attesté à l'époque classique. L'attaque contre l'Académie est directe. Et Diderot de critiquer les assemblées des sociétés qui rendent précaire l'achèvement d'un travail. On voit que pour bien réunir les connaissances, une certaine « dispersion » des encyclopédistes n'est pas forcément mauvaise. Ce qui les liera, ce sera simplement des valeurs abstraites, « l'intérêt général du genre humain » et « un sentiment de bienveillance réciproque ». On

l'*Encyclopédie* adopte l'orthographe de la troisième édition du dictionnaire de l'Académie (1740). Si la définition de Furetière, celle de l'Académie (« Épandu çà et là en divers endroits » 1762), et plus tard celle de Littré reprennent toutes l'expression « çà et là » et se contentent d'un « épandu », l'*Encyclopédie* propose une approche plus abstraite : « Il se dit en général d'un grand nombre d'objets de la même espèce, distribués sur un espace beaucoup plus grand que celui qu'ils devraient naturellement occuper : ainsi épars est un terme relatif ; et les deux termes de la comparaison sont le nombre et le lieu, ou les distances des objets les uns à l'égard des autres. » Cette définition est de Diderot.

27. Le livre de Liliane Hilaire-Pérez, *L'invention technique au siècle des Lumières*, Albin Michel, 2000. Elle évoque *L'histoire et le secret de la peinture en cire*, la lutte de Diderot contre le monopole, la nécessité de communiquer l'invention, la constitution d'une « académie » de tous les savoirs, « nouvelle Maison de Salomon qui remédierait aux hasards des inventions par le travail collectif » (p. 128). Elle présente ensuite un exemple de réalisation de cet idéal académique en la personne de Louis-Paul Abeille, critique des monopoles et membre fondateur de la Société royale d'agriculture de Rennes. On lit dans l'*Avertissement du Corps d'observations pour la Société d'agriculture de Bretagne* de 1757 et 1758 : « L'institution de la Société a pour but de recueillir ces connaissances éparses, de les rapprocher et de les répandre ».

remarquera ici que Diderot réussit à fixer en même temps les conditions d'achèvement de l'*Encyclopédie* réelle et à esquisser les plans de l'*Encyclopédie* idéale. Les encyclopédistes pourront ainsi être éloignés, non seulement en fait, mais aussi en droit. Peut-on inférer de cela que l'encyclopédiste type ressemble à un « insecte solitaire et couvert d'yeux » à l'instar de Boulanger — et ce portrait pourrait bien convenir à l'actuel internaute ? Certainement pas. Il ne faut pas oublier la sociabilité parfois débordante de Diderot lui-même. Mais cette sociabilité fut traversée de crises. Il ne faut pas négliger le fait que l'*Encyclopédie* s'est construite contre une opposition externe mais aussi dans des débats internes. Il est intéressant de suivre les discussions théoriques des encyclopédistes, d'article à article, de renvoi à renvoi. D'autre part, on sait bien maintenant que les encyclopédistes étaient loin de former une « secte ». Bon nombre d'entre eux étaient des spécialistes unis par un travail identique et une « intelligence collective » mais séparés par des opinions diverses. L'*Encyclopédie* constituait leur « forum de discussion » plus que leur pensée commune.

L'*Encyclopédie* n'est pas le Web, bien sûr. L'inventaire des ressemblances doit être complété par celui des différences. Mais confronter l'esprit de l'*Encyclopédie* à l'esprit du Web peut permettre de mieux comprendre l'un et l'autre. Car en 1751 devant l'infini du savoir comme en 2000 devant le chaos du Web se pose la triple question de l'ordre des connaissances, de l'accès aux connaissances, de l'échange des connaissances. La tâche longue et pénible de maître d'œuvre de l'*Encyclopédie* conduit Diderot à réfléchir à ces questions qui deviennent plus sensibles encore avec les nouvelles technologies. Quelles modifications apporte toute nouvelle communication du savoir à nos manières d'être et de penser ? Ce « professionnel de l'échange »²⁸ qu'était Diderot nous pousse à interroger les modalités de nos échanges actuels. Prendre Diderot comme point de départ de ces réflexions n'est pas abusif, car, avec lui, la chaîne des raisons qui tente d'ordonner, de maîtriser et de boucler le cercle du savoir n'est plus la référence décisive. On peut lui substituer, parmi les nombreuses images utilisées par le Philosophe, celle de la toile, « immense » et multiple, avec une infinité de parcours possibles. Cela implique, pour l'*Encyclopédie* comme pour le Web, le risque du désordre mais aussi la chance de l'invention. Diderot n'a pas inventé le Web, mais il a pensé une forme d'intelligence qui s'associe bien à la « Toile ».

Jean-François BIANCO
Université d'Angers

28. François Dagognet, *Écriture et iconographie*, Vrin, 1973, p. 151.